

QUÉBEC, 8 Avril 1852.

A VENDRE
AU BUREAU DE L'ABEILLE

DES STATIONS pour le temps de la passion; ouvrage contenant quatorze pages et renfermant, sous un petit volume, de beaux sujets de méditation appropriés à ce saint temps. Vous pouvez, Messieurs, vous en procurer à notre bureau et chez nos agents, pour la modique somme de deux sols la pièce; cela vaut-il la peine qu'on s'en passe?

Aussi DES MOIS DE MARIE; deuxième édition revue, corrigée et même augmentée. Vous trouverez dans ce petit volume renfermant 72 pages, tout ce que peut exiger la piété la plus sincère envers Marie, et tous les exercices du mois qui lui est spécialement consacré: méditations, prières, oraisons jaculatoires, exemples des vertus que l'on doit chaque jour s'efforcer de mettre en pratique durant ce temps. &c. &c.

Le prix en est de six sols.



Chez tous les peuples catholiques, la semaine sainte a constamment été l'objet d'une dévotion toute particulière. Dans les siècles de foi, plusieurs des cérémonies qui maintenant se pratiquent dans l'enceinte de nos églises, se faisaient dans les villes; ainsi la procession des rameaux, au lieu de se rendre comme aujourd'hui, seulement au bas de l'église, se rendait aux portes de la ville; que cette cérémonie devait avoir de ressemblance avec la marche triomphale de J. Christ à travers Jérusalem; mais maintenant que l'impiété a partout établi son règne, la religion est obligée de se resserrer aux pieds des autels pour y perpétuer en paix ses saintes pratiques; heureuse se trouve-t-elle encore, quand on ne l'en bannit pas et qu'on ne va pas jusque là l'outrager.

Que ce mot SEMAINE SAINTE doit éveiller dans tout cœur catholique, de pensées et de sentiments tout à la fois tristes et consolantes! en effet, c'est dans ce saint temps que se sont consummés les principaux mystères de notre foi, qu'un Dieu s'est soumis à toutes les humiliations, que depuis son entrée dans Jérusalem jusqu'à son ascension sur le calvaire, il s'est vu sans cesse l'objet des impiétés d'un peuple ingrat et de vils bourreaux; et qu'il a terminé toutes ces ignominies pour celles de la croix.—et cela pour nous sauver!

L'église pour nous faire entrer dans les sentimens dont nous devons être pénétrés au souvenir de tant d'humiliation

dans un Dieu, est ingénieuse à déployer tous les ressorts propres à émouvoir les cœurs.

Non contents de nous rappeler sans cesse, par ses pressantes exhortations, les mystères qu'elle célèbre en ce temps, elle veut nous les peindre, elle veut d'abord parler à nos sens pour arriver plus sûrement à l'âme; ses chants qui, depuis plus d'un mois déjà, étaient tristes et suppliants comme une prière continuelle, prennent ici le ton de la plus profonde affliction; les brillantes parures de ses autels disparaissent pour faire place aux sombres ornemens du deuil; ses tableaux sont aussi voilés en signe de douleur.

Cependant, un moment on croit qu'à la plus profonde affliction va succéder la joie la plus pure; l'*hosanna*, chant d'allégresse a retenti; l'âme semble déjà vouloir se reposer dans cette douce pensée; mais l'illusion a bientôt disparu; elle ne sera plus si longue que le tromphe éphémère qui l'a fait naître; les chants redeviennent tristes comme auparavant.

Quoique pendant les trois jours qui suivent le dimanche des Rameaux, l'église ne fasse point d'offices particuliers, elle nous entretient dans la pensée des souffrances de Jésus-Christ par la lecture de sa passion qu'elle nous fait au saint sacrifice de la messe et par l'office des *ténèbres* qu'elle fait le mercredi, au soir pour nous préparer plus prochainement au Jeudi saint.

C'est ici à proprement parler que commence le temps de la passion; l'église, uniquement occupée de ce grand objet, multiplie ce jour-là et les suivans ses augustes cérémonies; elle veut, pour ainsi dire, nous faire assister réellement à tous les prodiges qui s'y opérèrent, en nous en retraçant fidèlement toutes les circonstances. Elle s'occupe pendant presque tout l'office à faire mémoire du sacrement d'amour que Jésus-Christ institua dans la dernière cène; la divine Eucharistie. Le Sauveur voulant avant sa mort donner un dernier gage de son ardente charité pour les hommes, se fit leur propre nourriture. De quels sentimens doit se pénétrer un chrétien à cette pensée; pourra-t-il jamais reconnaître l'immensité d'un don si précieux?

L'église bénit encore en ce jour les huiles qui doivent sacrer ses pontifes, oindre les princes et s'imposer sur le front de ses enfants quand ils entrent de la vie et lorsqu'ils en sortent.

Le vendredi-saint est le grand jour de notre rédemption, c'est en ce jour, vers la troisième heure, que la foi nous apprend que le Christ expira sur le Golgotha pour nous racheter. A ce souvenir, l'église ne fait plus entendre que des sanglots, pas un hymne ne retentit; sa voix ne sait plus que prier et gémir;

tristement agenouillée au pied des autels entièrement dépouillés, comme autour d'une tombe, elle murmure en silence les sublimes cantiques du roi pénitent et demande pardon à Dieu pour les fautes de son peuple. Tout à-coup un ministre monte en chaire, une voix en mains, pour faire à des auditeurs déjà attendris le récit des souffrances du Dieu crucifié. En signe de sa profonde affliction l'église offre point ce jour-là le saint sacrifice de la messe. Bientôt la foule s'écoile triste et silencieuse comme si elle eût véritablement assisté au crucifiement de Jésus-Christ, elle ne revient que vers le soir pour pleurer avec Jérémie.

Il n'est rien, ce semble, dans toutes les cérémonies dont la religion embellit son culte, de si beau que cet office si bien appelé les *Ténèbres*. Tout ici se réunit pour faire impression, et ces quelques pâles lumières que flétrissent encore les derniers rayons du soleil qui se glissent à travers les vitraux voilés et se prolongent sur les voûtes, et ce petit nombre de fidèles dispersés dans une vaste nef, touchante figure de l'abandon où se trouva le Sauveur à sa dernière heure; quand à ce spectacle vient se joindre l'impression d'un chant monotone et empreint de la plus profonde douleur, quand empruntant les élans inspirés de David ou les sublimes lamentations de Jérémie, une voix vient à soupirer le *quomodo Sion* . . . alors tous les sentiments dont l'âme est capable se pressent à la fois pour l'oppresser; tous les souvenirs amers, toutes les pensées affligeantes se réunissent à celle de la mort de Jésus-Christ. Il n'est pas besoin d'exercer son imagination; elle se transporte d'elle-même sur toutes les scènes de douleur dont fut témoin Jérusalem.

Presque tout l'office du Samedi est une allusion continuelle à la résurrection du Sauveur. L'Église y bénit le feu nouveau pour nous rappeler que nous devons ressusciter avec Jésus-Christ, et qu'après cette résurrection, tout doit être nouveau en nous. La plupart des cérémonies de ce jour nous rappellent encore d'anciens usages qui se pratiquaient dans la primitive église. Ainsi le baptême donné autrefois en ce jour aux cathécumènes est figuré aujourd'hui par le bénédiction des fonts-Baptismaux. Quelle belle pensée de conserver ces religieuses pratiques.

Enfin la joie universelle va bientôt remître; l'église se hâte de nous faire oublier les angoisses de la mort de Jésus-Christ pour nous occuper de sa glorieuse résurrection; des chants d'allégresse se font entendre le samedi soir par anticipation; que ce contraste est beau! il n'y